



Affaires étrangères

OTTAWA – Au moment où l'Iran continue de défier le monde en intensifiant son programme nucléaire, les ministres des Affaires étrangères des pays du G-8 se réunissent jusqu'à mardi à Gatineau afin de trouver les moyens d'accroître la pression sur le gouvernement de Mahmoud Ahmadinejad.

Jean-Pilippe Pineault
pineaultjp@ruefrontenac.com

« La situation de l'Iran constituera une préoccupation centrale. La conduite du gouvernement iranien soulève de sérieuses doutes quant aux visées pacifiques du programme nucléaire de ce pays », a déclaré vendredi le ministre des Affaires étrangères du Canada, Lawrence Cannon.

Le cas de la Corée du Nord, « qui poursuit son programme nucléaire et de missiles en violation de ses obligations internationales », sera également au menu des chefs de la diplomatie.

Le ministre Cannon accueillera ses vis-à-vis des États-Unis, de la Grande-Bretagne, de la France, de l'Italie, du Japon et de la Russie au Château Cartier, à Gatineau, sous haute surveillance policière.

Un large périmètre entourant l'hôtel du chemin Aylmer, dont l'ensemble des chambres ont été louées par mesure de sécurité, a été dressé pour protéger les poli-

ticiens. La réunion est un avant-goût du Sommet des chefs d'État et de gouvernement du G-8, qui se tiendra dans la région de Muskoka, au nord de Toronto, en juin.

Des groupes de manifestants contre la guerre ont déjà annoncé qu'ils allaient se faire entendre des deux côtés de la rivière des Outaouais lundi. Des militants doivent d'ailleurs se présenter devant la résidence de Lawrence Cannon en matinée afin de lire une déclaration.

Afghanistan

L'effort de guerre du Canada en Afghanistan, qui doit normalement prendre fin en 2011, fera aussi l'objet des discussions parmi les chefs de la diplomatie des pays du G-8. Les ministres discuteront des moyens à mettre en place pour aider le gouvernement afghan à ne plus être un refuge pour les terroristes.

« Outre les défis qui se posent en Afghanistan, nous discuterons des perspectives de progrès. Par

exemple, une bonne gestion des zones frontalières est essentielle au développement économique durable ainsi qu'à la stabilité et à la sécurité à long terme. En renforçant leur gestion conjointe des frontières, l'Afghanistan et le Pakistan contribueront à améliorer la stabilité de chaque pays », a fait savoir M. Cannon.

Repairs de terroristes

La rencontre sera aussi l'occasion pour les ministres des Affaires étrangères des pays du G-8 de discuter des moyens à prendre pour venir en aide à des pays qui sont devenus de véritables repaires de terroristes, comme le Yémen et la Somalie.

« La stabilité et la sécurité internationales sont menacées par les conflits, les cataclysmes, le terrorisme, la criminalité et le trafic de stupéfiants et de personnes. En raison de l'interdépendance des pays, ces enjeux nous concernent tous », a fait valoir le ministre Cannon.

Selon le chef de la diplomatie canadienne, « de nombreux pays ne sont pas en mesure de faire face à de telles menaces à la sécurité. Ils ne disposent pas de ces institutions efficaces, par exemple la police, les services correctionnels, les tribunaux et les contrôles frontaliers ».

À LIRE SUR
ruefrontenac.com

Actualités | Vu de la Colline
Yves Chartrand

Budget – Le chef libéral doit frapper un grand coup s'il veut survivre

QUÉBEC – L'heure de vérité est sans doute arrivée pour Jean Charest. Acculé dans une situation politique impossible...

Actualités | Environnement
Jessica Nadeau

Tarnation – Harper et Ignatieff éclaboussés de pétrole sale

Après les manifestations, les escalades périlleuses, les documentaires, les études et les pétitions, les groupes environnementalistes canadiens ont trouvé un nouveau moyen d'attirer l'attention sur les sables bitumineux exploités dans le nord de l'Alberta.

Spectacles - Musique
Philippe Rezzonico

Sarah McLachlan et la tournée Lilith 2010 à Montréal le 23 juillet



PHOTOS ROGERIO BARBOSA

Rencontre québécoise avec la révolution cubaine

C'est l'histoire d'un général d'origine chinoise qui a fait la révolution cubaine aux côtés du Che et celle d'un sculpteur québécois, nationaliste et excentrique à souhait. C'est l'histoire d'une rencontre surréelle entre deux hommes qui, chacun à leur façon, ont mené leur combat : l'un par les armes, l'autre par les arts.

Jessica Nadeau
nadeauj@ruefrontenac.com

Pour l'occasion, l'artiste a affiché une immense banderole exigeant la libération de cinq prisonniers politiques cubains détenus aux États-Unis. La même qu'on retrouve aux aéroports de Holguin et de Cayo Coco. Une autre, tout aussi immense, relève le nom de tous les pays ayant dénoncé l'embargo américain qui affame Cuba. Plusieurs convives arborent un macaron de Cubec Libre.

L'artiste et le révolutionnaire

À l'intérieur, on se prépare pour le festin. Un peu partout, des matériaux épars trônent en maîtres chez eux, nous rappelant que nous sommes dans l'antre d'un créateur.

L'artiste, c'est Armand Vaillancourt. Le révolutionnaire, c'est le général Armando Choy, véritable monument de la révolution cubaine.

Le général arrive. On ouvre le portail. Chacun s'approche en retenant son souffle.

Il débarque avec sa garde rapprochée : un garde du corps, un interprète et le consul général de la République de Cuba, Sergio Vélez Camhi.

Poignées de main, photos, sourires. On lui fait faire la tournée de la cour d'Armand Vaillancourt. Le vieil excentrique amène le vieux révolutionnaire dans son abri temporaire défraîchi pour lui montrer une automobile d'autant d'une autre époque. Le général est tout sourire. J'apprendrai plus tard qu'il parlait boxe avec Armand Vaillancourt. Chacun dans sa langue respective. Au-delà des mots, ils s'étaient compris.

Puis, coups de tambour, Armand Vaillancourt dévoile sa toute dernière sculpture, celle faite avec les bâtons de golf d'Earl Jones qui garnissent, tels un bouquet de fleurs, une toilette en émail blanc sertie d'un siège vert. Certains murmurent que la toilette est encore trop blanche pour Earl Jones. On explique l'histoire du scandale financier au général. Il regarde la sculpture et en rigole un bon coup.

La culture et le processus révolutionnaire

C'est l'heure du souper. On a dressé une table d'honneur pour l'occasion. Le général siège au milieu. Il prend la parole, remercie Armand Vaillancourt de l'avoir invité chez lui, de lui présenter tous ces gens.

Il avait demandé à rencontrer la culture québécoise, il l'a trouvée. Pas celle qu'on voit dans les magazines, non. Armand Vaillancourt avait réuni autour de lui une quarantaine d'amis : artistes en arts visuels, musiciens, écrivains, éditeurs. « Des gens qui ne sont pas moulés dans le système », précise M. Vaillancourt.

Le général Armando Choy fait l'éloge de la culture, des hommes et des femmes qui l'inventent, la transmet-

tent et la redécouvrent tous les jours. Il parle en espagnol. Son interprète traduit. Dans la salle à dîner, le silence est total. Chacun est suspendu à ses lèvres. Le général parle de culture et de révolution. « Sans la culture, on ne peut pas comprendre un vrai processus révolutionnaire. » Ce n'est pas de lui, il cite Fidel.

Il chante les louanges de la culture cubaine, de l'importance qu'on lui accorde au sein du parti, surtout depuis une dizaine d'années avec le mouvement de massification de la culture. C'est court, c'est simple, c'est efficace. En matière de discours, le général a appris avec les meilleurs.

« Même avec toutes les difficultés que nous avons connues dans le processus révolutionnaire, surtout les problèmes économiques avec le blocus des États-Unis, la culture a beaucoup avancé dans notre pays. Et nous sommes très heureux d'être avec vous aujourd'hui parce qu'à travers l'histoire de l'humanité, les femmes et les hommes de la culture ont défendu leur peuple et leur pays. »

Les applaudissements sont nourris. Mais ils redoublent bien vite d'ardeur sur la conclusion du général : « Je voudrais remercier M. Vaillancourt et sa femme pour cette rencontre ici parce que c'est une rencontre non pas avec moi, mais avec la révolution cubaine. »

Le général et Rue Frontenac

La musique reprend doucement. On fredonne le classique Commandante Che Guevara pendant que tout un chacun se sert. Le consul général de Cuba me cède aimablement sa place pour quelques minutes, le temps de faire une courte entrevue avec le général.

Je parle au général du média que je représente fièrement, Rue Frontenac, un journal fait par des travailleurs qui ont été mis en lock-out par leur employeur. Le général est intéressé, c'est lui qui pose les questions. Il écoute, réfléchit quelques instants, puis se lance :

« Je sens la difficulté de votre combat, ça me fait de la peine. La classe ouvrière est totalement protégée dans notre pays et sa voix est reconnue. Les travailleurs ont beaucoup d'avantages sociaux. Il faut chercher une solution à ça, donner raison à celui qui a raison. Et à voir le nombre de travailleurs qui sont sans travail, il me semble que ce sont les travailleurs qui ont raison. »

La révolution « plus forte que jamais »

Nous enchaînons sur sa vision de la révolution 50 ans plus tard. Son regard est incisif. Il impose le respect. Il parle avec détermination de la révolution, « sa » révolution.

« Elle est plus forte que jamais. On connaît bien les enjeux, les questions sur lesquelles nous devons travailler et les choses qu'il faut renforcer. [...] Nous travaillons toujours à l'intérieur de la révolution pour faire des améliorations et renforcer le processus révolutionnaire dans le pays. »

Il parle aussi d'environnement. À 77 ans, après des décennies de service au sein des forces armées révolutionnaires, il préside aujourd'hui une commission sur la restauration et la préservation de la baie de La Havane, fortement contaminée. Il consacre d'ailleurs tout un chapitre à cette question dans son livre, Notre histoire s'écrit toujours, dont il est venu faire la promotion à Montréal.

J'avais des tonnes de questions. Mais à sa façon de tourner la tête, je comprends que l'entrevue est terminée.

C'est l'histoire d'un révolutionnaire communiste et de travailleurs de l'information mis en lock-out depuis plus d'un an. C'est l'histoire d'une rencontre surréelle entre des combattants qui, chacun à leur façon, mènent leur lutte et refusent de se laisser écraser par leur opposant, aussi puissant soit-il.

« Vous faites un site Web d'information pour contrer le blocus du patron ? », demande le général. Oui, c'est cela. Nous nous sommes compris. Nous faisons la révolution, chacun à notre façon. Lui a pris les armes. Nous, nos mots, nos photos. Nous répondrons par la bouche de nos crayons.

HARCÈLEMENT PSYCHOLOGIQUE

DOLLARAMA



JUGÉ COUPABLE

Un magasin Dollarama de Longueuil a servi de décor à un pathétique feuilleton digne des pires chaînes de télévision de ce monde. Pendant cinq mois, une employée a subi la violence verbale et les menaces de ses deux supérieures immédiates.

Marie-Eve Fournier

fournierme@ruefrontenac.com

Dans une longue décision faisant 43 pages, la Commission des relations de travail (CRT) vient de donner raison sur toute la ligne à la plaignante. Le détaillant montréalais a été condamné à lui verser 43 000 \$.

« Dollarama n'a pas pris les moyens raisonnables pour faire cesser le harcèlement psychologique dont était victime madame Cadieux, conclut la commissaire Louise Verdone. Ils ont choisi de soutenir les gestionnaires du magasin au détriment de [la victime]. »

Le montant inclut une indemnité pour salaire perdu et pour la perte de son emploi, de même que 10 000 \$ en dommages moraux et 5 000 \$ en dommages punitifs.

Deux harceleuses agressives et vulgaires

La femme, qui ne possède que sa troisième secondaire, a été embauchée par Dollarama comme caissière et commis. Elle y a travaillé au salaire minimum pendant deux ans, avant de se retrouver épuisée, malade, démoralisée.

Sa première année et demie s'était pourtant bien déroulée. Mais tout a basculé au début de 2007.

Tout au long du printemps et de l'hiver 2007, Nicole Cadieux, a été le souffre-douleur de la gérante et de l'adjointe à la gérante du Dollarama où elle travaillait. Qualifiées de « harceleuses » par la CRT, ces deux femmes juraient et utilisaient sans cesse un vocabulaire vulgaire, injurieux et agressif. Elles lançaient aussi des objets, claquaient des portes et faisaient peur aux employées au point où personne

n'osait argumenter.

Leur réaction était « toujours déplacée et démesurée par rapport à la nature de l'incident ou des propos de Mme Cadieux ». « Ce qu'elle a vécu à ce magasin va bien au-delà d'un conflit de travail ou de personnalités, de malentendus ou de perceptions non fondées. Elle n'a pas fait l'objet d'un exercice légitime d'autorité, mais d'un abus de pouvoir de la part de la gérante et de l'adjointe à la gérante », poursuit la commissaire.

Des objets lancés sur le mur

Février 2007. Nicole Cadieux, demande à une collègue de venir lui porter de la monnaie à la caisse en l'appelant « madame Patricia » dans l'interphone. C'est, pour elle, une façon de démontrer du respect aux personnes plus âgées qu'elle. Or, la gérante ne l'entend pas de cette manière. Elle lui ordonne de venir la voir dans son bureau sur un ton sec et sans équivoque. « C'est quoi ton crise de problème toué de dire madame Patricia? lui demande-t-elle. C'est quoi tu cherches? »

Mme Cadieux est confuse, elle ne comprend pas sa faute et comment cela pourrait avoir blessé cette employée. Or, il s'avère que l'employée n'aime pas se faire appeler « madame ». L'incident est traité avec tellement d'agressivité que la femme demeure « hantée par cette histoire insensée », a-t-elle raconté au tribunal. Le lendemain, ce n'est pas terminé. La gérante, encore furieuse, tape sur la table et lance des objets sur le mur en lui reparlant de l'affaire.

Présente dans la pièce, l'adjointe à la gérante en ajoute en prenant une posture intimidante. L'employée craint qu'on lui fasse mal. Elle est prise de panique parce que la gérante bloque la sortie et que la porte est fermée. Elle pleure et cherche à comprendre ce qu'elle a fait de mal. La rencontre se termine par une menace : « Attends, toi ! Tu vas te faire couper des heures. »

Une « salope »

Quelques jours plus tard, un client

demande à la victime de vérifier si un produit manquant sur les tablettes ne serait pas disponible dans l'entrepôt. La gérante, témoin de la scène, demande au client s'il a choisi de poser la question à Mme Cadieux — plutôt qu'à une autre employée — parce qu'elle « a l'air d'une salope ». « Le client reste figé. Mme Cadieux est mortifiée et incapable de répondre. »

La gérante commence alors à lui couper des heures, même si des employées comptant moins d'ancienneté sont mises à l'horaire. On embauche même de nouveaux employés ! Quand la victime ose demander pourquoi elle travaille de moins en moins, la gérante la dispute pour avoir posé la question.

Dollarama prétendra devant la CRT que la réduction des heures de travail de Nicole Cadieux découlait d'une raison objective : une baisse cyclique des ventes. Or, « il n'en est rien », tranche la commissaire.

Quelques jours plus tard, la gérante du magasin dit à Mme Cadieux qu'il manque 7 \$ dans sa caisse et qu'elle en est la seule responsable. L'adjointe s'en mêle. En colère, elle frappe sur la porte du vestiaire. Les femmes se font face. La supérieure lui dit : « Toi, tu vas le payer cher, très cher, tu comprends ! »

Au bout du compte, la victime reçoit un avis disciplinaire même si la gérante est incapable de prouver à qui revient la faute. En effet, plusieurs personnes travaillent au cours d'une même journée sur une caisse. Selon la commissaire, cet avis disciplinaire était tout simplement un « coup monté pour nuire » à l'employée sur qui les deux femmes s'acharnent.

Pause coupée

Mi-avril, Mme Cadieux apprend qu'elle n'aura plus de pause le matin à compter du jour même. Aucune explication ne lui est donnée. Elle est la seule à qui la gérante coupe la pause matinale.

De plus, elle devra désormais prendre sa pause de 30 minutes pour le dîner à 11 h 30. Depuis qu'elle travaille chez Dollarama, elle a l'habitude de

luncher avec son conjoint dans leur automobile. Mais cela était « un privilège », lui explique-t-on, même si personne ne s'en est plaint. Dorénavant, elle dîne seule à l'extérieur du magasin.

« De toute évidence, la gérante modifie les pauses de Mme Cadieux à compter du 10 avril 2007 pour l'isoler et pour lui nuire », conclut la commissaire Verdone.

Rencontre décevante avec la superviseure

Peu de temps après, Nicole Cadieux rencontre la supérieure de ses deux harceleuses. Elle dénonce tout ce qui lui est arrivé depuis le mois de février. Elle est fébrile, elle pleure. Elle raconte qu'elle n'est plus capable de supporter la situation et que d'autres employés en souffrent aussi.

Elle énumère aussi les agissements de la gérante qui brise délibérément de l'équipement pour en obtenir du nouveau; boit de l'alcool au travail; se comporte de façon inappropriée au travail avec son partenaire de vie et prend des pauses prolongées. Elle lui dit qu'une enquête « démontrera qu'elle dit la vérité ». La superviseure lui assure qu'elle s'occupera de l'affaire, qu'elle peut lui faire confiance. Par contre, Mme Cadieux ne doit pas en parler et doit continuer à travailler comme si de rien n'était.

La partie est loin d'être gagnée pour autant. Dès le lendemain, la gérante exprime haut et fort sa joie aux autres employées. Elle vient d'apprendre que Nicole Cadieux n'a pas réussi à mettre la superviseure de son côté. « Il faut fêter ça ! »

Les femmes se mettent à danser et à rire dans l'allée où la victime travaille. « Les espoirs de madame Cadieux s'envolent. Elle présume que la superviseure a tout dit à la gérante. Elle tremble de peur et elle est incapable de se concentrer sur le travail. Elle appelle tout de même la superviseure pour dénoncer cet incident comme convenu. »

(suite à la page 4)

Ford vend Volvo à rabais

Après plusieurs mois de négociations qui avaient mené à un accord de principe en décembre dernier, le constructeur automobile chinois Geely s'est finalement porté acquéreur de Volvo, une division de Ford.

Louis Butcher

butcherl@ruefrontenac.com

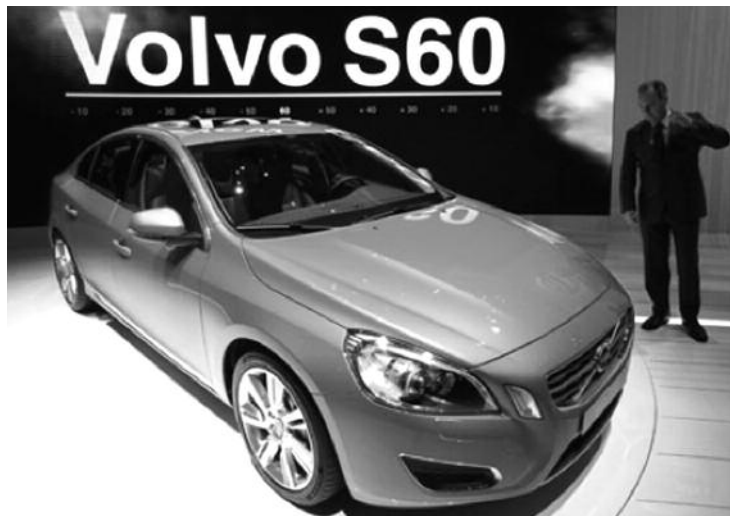
Le constructeur américain souhaitait depuis longtemps se départir de sa filiale suédoise, acquise en 1999 pour la somme de 6,45 milliards de dollars.

Geely fait, semble-t-il, une bonne affaire : il n'aura déboursé que 1,8 milliard de dollars, et probablement moins, pour se porter acquéreur de ce qui fut jadis considéré comme le fleuron de l'industrie automobile suédoise.

Dans son communiqué émis dimanche, Ford a indiqué qu'il sera payé en argent liquide, à l'exception de 200 millions de dollars réglés sous la forme d'obligations.

De toute évidence, le montant de la transaction sera revu à la baisse en raison de la situation financière précaire de Volvo qui a accumulé une forte dette ces dernières années.

La direction de Geely fera un dernier examen des finances de sa nouvelle propriété et se réserve le



L'avenir de Volvo passe notamment par l'arrivée de la toute nouvelle S60, dévoilée en première mondiale au récent Salon de Genève. PHOTO REUTERS

droit d'ajuster en conséquence le montant final de l'accord.

La fin d'une époque

Groupe automobile fondé il y a plus de 80 ans, Volvo s'est spécialisé dans le créneau des modèles berlines et familiales de haut de gamme.

Incapable de soutenir une concurrence très féroce, menée surtout par ses rivaux allemands, Volvo a vu ses ventes fléchir ces dernières années, passant de 374 000 exemplaires en 2008 à 334 000 l'an dernier.

C'est aussi la fin d'une époque pour Ford qui se débarrasse de sa dernière marque de voitures importées de prestige, regroupées sous le Premier Automotive Group.

Bannière à laquelle faisaient partie Aston Martin, Jaguar et Land Rover, qui ont toutes été abandonnées par le constructeur américain.

Par cet accord, Ford, le seul des trois fabricants de Detroit à ne pas avoir obtenu de l'aide gouvernementale, entend alléger son bilan et concentrer ses efforts sur ses trois marques : Ford, Lincoln et Mercury.

Transmissions...

• Inauguration du Salon de l'auto de New York en cette semaine de Pâques. Plusieurs nouveautés seront présentées à l'occasion des deux journées (mercredi et jeudi) réservées aux journalistes. Le dévoilement de la Hyundai Sonata hybride devrait constituer une des attractions de cette dernière grande exposition de l'automobile avant la pause estivale.

• On surveillera également le premier bain de foule de l'Acura TSX Familiale Sport, la Lexus CT 200h, la Porsche Cayenne hybride et la Subaru WRX 2011. Tous les détails dès mercredi sur RueFrontenac évidemment.

• Exit la familiale V70, un véritable symbole pour la marque Volvo. Alors que la vente du constructeur suédois a été officiellement annoncée, les dirigeants américains de l'entreprise confirment que le modèle V70 est au bout de sa route. La production des exemplaires destinés au marché nord-américain cessera pour de bon le 14 mai. Si les voitures de ce type n'ont plus la cote, surtout chez nos voisins du sud, la disparition de la V70 survient, étrangement, au moment où Cadillac vient de lancer la SportWagon et qu'Acura se prépare à offrir une version familiale de son modèle TSX.

Suite de la page 3

À la suite de son enquête, jugée de « superficielle » par la CRT, la superviseuse affirme qu'il s'agit d'une question de perceptions. À son avis, Nicole Cadieux fait une mauvaise interprétation des événements et elle devrait « mettre de l'eau dans son vin ».

En juin, l'adjointe à la gérante surprend une employée à parler à Mme Cadieux. Depuis avril, cela leur est interdit. Ça tourne au drame. La supérieure lance, en colère : « La maudite, je vais aller y péter la gueule, elle a fini de parler de moi ! »

La principale intéressée est angoissée toute la journée et tente d'éviter l'adjointe à la gérante. Plus tard, elle la voit pousser un chariot vide sur les autres, avec fracas, tout en la fixant du regard. « Aujourd'hui, je feele pour en tuer une couple ! »

La victime se retrouve dans une telle détresse qu'elle travaille désor-

mais avec une enregistreuse sur elle. Elle ne l'utilise pas. Mais veut faire croire qu'elle conserve des preuves. Elle est angoissée et a perdu l'appétit.

Le 11 juin, elle rentre au travail pour la dernière fois. Elle n'est plus capable de travailler. Elle est épuisée. Elle a la nausée et elle vomit. Elle s'agenouille et pleure. Incapable de se relever, elle met sa tête dans l'étagère pour se cacher le visage. Deux clientes, qui la connaissent, la voient et lui prêtent assistance.

Deux jours plus tard, elle voit un médecin qui lui prescrit un arrêt de travail. La politique de Dollarama, dans ce genre de situation, est de proposer une assignation temporaire dans un autre magasin. La proposition lui est faite par la superviseuse, dans la voiture de cette dernière, afin que personne ne les voie.

La femme malade refuse d'être punie en raison du comportement fau-

tif de ses deux supérieures. Son médecin traitant refuse aussi cette assignation. « Dollarama reproche à madame Cadieux d'être intraitable au sujet du transfert de magasin. Or, elle n'était évidemment pas dans un état pour en traiter », soutient la CRT.

Surprise! Dollarama ordonne, à la fin juin, le transfert de son employée dans un autre magasin, sous prétexte que son attitude ne s'est pas améliorée malgré les avis disciplinaires reçus. Si elle n'entre pas au travail, elle devra justifier son absence à la gérante de ce magasin, la prévient-on. La CRT juge que Dollarama a sanctionné la femme « de façon tout à fait inconcevable » en la transférant de magasin « pour un motif non fondé ».

Le congé de maladie de Mme Cadieux se poursuit pendant 15 mois. Le médecin lui prescrit un retour progressif pour septembre 2008. « Ne croyant pas que ma-

dame Cadieux soit victime de harcèlement psychologique, les représentants de Dollarama se montrent importunés lorsqu'elle tombe malade, de sorte que son chemin se remplit de tracasseries », note la commissaire Verdone.

Les communications sont intentionnellement compliquées. Dollarama ne prend aucune mesure particulière pour envoyer directement à son employée malade les formulaires pour recevoir les prestations du régime d'assurances collectives. On insiste pour qu'elle les demande à la gérante, sa harceleuse. Il a d'ailleurs fallu l'intervention de la procureure de la CRT pour que la femme finisse par obtenir les formulaires qu'il lui fallait.

« Par sa conduite, Dollarama a rendu la réintégration de madame Cadieux impossible », conclut la CRT, qui a cru tout le témoignage de la victime.

Gala des Jutra

LE CONTE DE FÉES DE XAVIER DOLAN SE POURSUIT

Film cendrillon de 2009, *J'ai tué ma mère*, de Xavier Dolan, a complété son année de rêve en raflant dimanche soir quatre prix Jutra, dont celui du meilleur film.

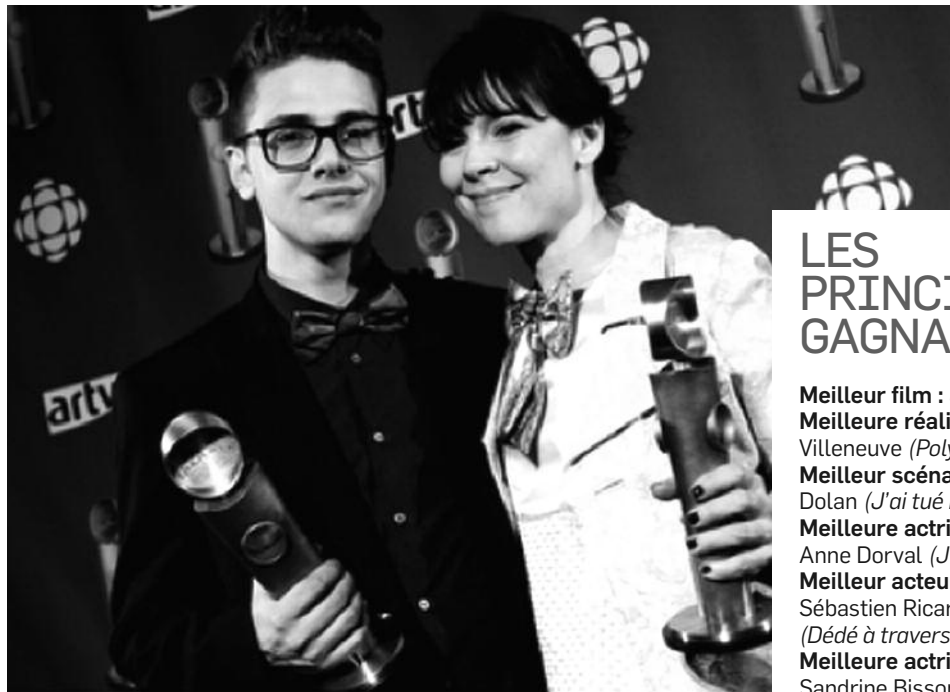


Quel conte de fées que celui de ce film réalisé avec un budget dérisoire par un cinéaste de 19 ans, d'après un scénario qu'il a écrit à l'âge de 17 ans seulement ! Révélé à la Quinzaine des réalisateurs de Cannes en mai dernier, le film de Dolan a depuis gagné des dizaines de prix dans des festivals dans le monde. Et il en ajouté de nouveaux dimanche en mettant la main sur quatre Jutra : meilleur film, meilleur scénario, meilleure actrice (Anne Dorval) et film s'étant le plus illustré à l'étranger.

« Je suis fier de mon pays et fier de représenter ce pays à l'étranger », a dit dimanche Dolan dans la salle de presse après être allé cueillir sur scène son dernier prix de la soirée.

Denis Villeneuve, que plusieurs voyaient triompher dans la plupart des catégories de pointe avec son admirable *Polytechnique*, a donc dû se contenter du Jutra de la meilleure réalisation, du meilleur acteur de soutien (Maxim Gaudette) et de trois prix techniques (meilleure direction de la photographie, meilleur son, meilleur montage).

« Ça a été un film très difficile à faire, au prix d'une longue série de remises en question, a expliqué



Xavier Dolan est reparti avec trois statuettes, dont celles du meilleur film et du meilleur scénario, et Anne Dorval avec le prix Jutra de la meilleure actrice.

PHOTO PASCAL RATTHÉ

Villeneuve aux journalistes après le gala. Chaque plan a été pensé, réfléchi, analysé. On s'est constamment remis en question, mais je n'ai jamais douté de la pertinence du film. C'est peut-être le film le plus important de ma vie. »

Autre grand favori de la soirée avec dix nominations, le biopic *Dédé à travers les brumes* a terminé la soirée avec quatre prix : meilleure musique, meilleurs costumes, meilleure direction artistique et meilleur acteur (Sébastien Ricard).

Sinon, le prix de la meilleure actrice de soutien a été remis à la surprenante Sandrine Brisson (pour son rôle dans *1981*), celui du meilleur documentaire, à *Last Train Home (Le dernier train)*, celui du meilleur court/moyen métrage, à *Danse Macabre* et celui du meilleur film d'animation, à *Robe de guerre*.

Enfin, rappelons que le Billet d'or

(remis au film ayant récolté le plus de recettes au box-office en 2009) a été décerné à la comédie policière *De père en flic* et que le producteur et distributeur René Malo a reçu le Jutra-Hommage.

LES PRINCIPAUX GAGNANTS

Meilleur film : *J'ai tué ma mère*

Meilleure réalisation : Denis Villeneuve (*Polytechnique*)

Meilleur scénario : Xavier Dolan (*J'ai tué ma mère*)

Meilleure actrice : Anne Dorval (*J'ai tué ma mère*)

Meilleur acteur :

Sébastien Ricard (*Dédé à travers les brumes*)

Meilleure actrice de soutien : Sandrine Bisson (*1981*)

Meilleur acteur de soutien : Maxim Gaudette (*Polytechnique*)

Meilleure direction de la photographie :

Pierre Gill (*Polytechnique*)

Meilleur documentaire : *Last Train Home (Le dernier train)*

Meilleur court/moyen métrage : *Danse Macabre*

Billet d'or : *De père en flic*

Pas un grand moment de cinéma à la télé

Caroline Roy

royc@ruefrontenac.com

On nous avait promis un gala des Jutra magique. Y avait-il un magicien dans la salle ? Visiblement, non car la magie n'a pas opéré durant ce gala, dédié au cinéma québécois et présenté

dimanche soir à la SRC.

Bref, la 12^e soirée des Jutra s'est révélée inégale pour les téléspectateurs. Malgré quelques bons moments, l'ensemble manquait de flamboyance pour un gala célébrant le cinéma.

Lire la critique complète sur ruefrontenac.com

RÉFLEXIONS SUR LA SEMAINE DU CANADIEN

On dit qu'il ne faut pas mêler la politique et le sport. Mais quand un joueur québécois du Canadien est retranché de la formation, ce dicton ne tient plus.



D'un côté, il y a ceux qui déplorent la faible représentativité des pures laines au sein de la Sainte-Flanelle.

De l'autre, il y a ceux qui laissent la fibre patriotique de côté, en autant que les Glorieux gagnent. Mais voilà, les Glorieux n'ont plus rien de glorieux depuis longtemps.

Dans toute cette histoire, il y a une certitude : le Canadien n'a plus la main basse sur tout ce qui se fait de joueurs de hockey au Québec.

Par contre, il est aberrant de constater qu'il peut dénicher un joueur dans les coins les plus reculés d'Europe et dans les collèges américains et qu'il a du mal à discerner du talent dans sa propre cour.

Ce qui fait que lorsqu'un joueur québécois est laissé sur la touche, les esprits s'échauffent dans les salons, les Cages aux Sports, les tribunes téléphones et les blogues.

Darce ne méritait pas ça

Samedi, Maxim Lapierre et Mathieu Darce ont observé le match contre les Devils du New Jersey de la passerelle de presse.

D'accord, Lapierre connaît une saison difficile et décevante après ce qu'il avait montré la saison dernière. Encore là, qu'a-t-il à envier à Tom Pyatt ?

Mathieu Darce mérite-t-il ce traitement après tout ce qu'il a apporté à l'équipe ? Poser la question, c'est y répondre.

Glen Metropolit est d'origine torontoise, mais son retrait de la

formation lors du match de jeudi contre les Panthers de la Floride était tout aussi injustifié.

Jacques Martin explique qu'il va profiter du surplus de personnel dont il dispose pour façonner sa formation selon l'adversaire. S'il jongle avec ses joueurs pour tenter de garder tout son monde heureux, il joue un jeu dangereux.

Pourtant, la logique voudrait qu'il utilise ses joueurs les plus performants.

Geoff Molson y verra-t-il ?

Même s'il n'est pas collé à son téléviseur, à sa radio ou à son ordinateur et qu'il n'a pas le nez plongé dans les pages sportives des journaux, Martin sait très bien ce qui s'écrit et ce qui se dit à son sujet.

Les oreilles doivent lui bourdonner depuis qu'il a retiré Lapierre et Darce de la formation. C'est un sujet qui ne laisse aucun amateur indifférent au Québec.

Ceux qui n'ont rien contre le départ de Guillaume Latendresse et qui pensent que le jeune n'aurait jamais accompli à Montréal ce qu'il fait au Minnesota ont droit à leur opinion. C'est tout à fait légitime.

Mais la vérité est que l'état-major du Canadien a lancé l'éponge trop vite. Comme il l'a fait autrefois avec John LeClair, un Américain, et qu'il pourrait le faire avec Carey Price, un Canadien de l'Ouest.

Que de joueurs oubliés !

Même si les temps ont changé, cette équipe a des obligations envers sa clientèle à majorité francophone. Elle ne compte que quatre joueurs de la maison en incluant Benoît Pouliot, qui est aussi Québécois qu'Ontarien.

José Théodore et Mike Ribeiro se sont peut-être sortis de Montréal. Mais un gars comme Stéphane Robidas, qu'on ne voulait plus, est allé s'épanouir à Dallas.

Francis Bouillon, qui a tenté un retour au jeu à ses risques et périls dans les séries l'an dernier, tire encore son épingle du jeu à Nashville.

Patrice Bergeron, Claude Giroux (un Franco-Ontarien qui a joué son hockey junior à Gatineau) et David Perron auraient pu être repêchés par le Tricolore.

En plus d'être passé sur Jason



Les décisions de Jacques Martin font des malheureux chez le Canadien, surtout parmi les joueurs francophones. PHOTO D'ARCHIVES OLIVIER JEAN

Pominville une première fois au repêchage, le Canadien n'a même pas daigné le réclamer lorsqu'il était disponible au ballottage il y a cinq ans. Pominville n'aurait rien coûté en joueur, tout comme Alex Burrows qu'un éclaircissement de l'organisation des Canucks de Vancouver a découvert dans le Sud profond des États-Unis.

George Gillett n'était pas conscient de cet aspect. Mais on peut penser que Geoff Molson est parfaitement au courant. À titre de propriétaire, non seulement a-t-il le droit de poser des questions à ses hommes de hockey, mais encore il peut exiger un changement de philosophie.

La balle est dans votre camp, M. Molson.

Que se passe-t-il avec l'attaque massive ?

Ça ne fait que trois matchs mais l'attaque massive ne se porte pas mieux depuis le retour au jeu de Michael Cammalleri et de Marc-André Bergeron.

Le Canadien a marqué une seule fois en 15 supériorités numériques de sorte qu'il n'a remporté qu'une victoire (1-1-1).

L'équipe profitera probablement des séances d'entraînement de lundi et de mardi pour remettre ses patrons de jeu à jour. Elle a intérêt à ce que les choses se replacent au plus vite.

Les Sabres, les Devils, les Penguins ou les Capitals ?

Au début de la semaine, le Canadien avait la chance de prendre l'exclusivité du cinquième rang dans l'Association de l'Est. Mais le voilà

maintenant à cinq points de cette position, occupée les Sénateurs d'Ottawa, avec seulement six matchs à jouer.

Aussi bien dire que le Tricolore est destiné à terminer entre les sixième et huitième positions. Le sixième et le septième rangs proposent un scénario de trois adversaires potentiels en première ronde des séries. On parle des Sabres, des Devils ou des Penguins.

Si le Canadien termine huitième, ce sera les Capitals.

Avez-vous une préférence ?

Un grand parmi les grands

Un mot en terminant au sujet de Martin Brodeur, qui s'est offert samedi soir une 38e victoire (contre 16 défaites et 5 verdicts nuls) en 59 matchs face au Canadien.

Ce Brodeur est un athlète d'exception. Il se classe dans la même catégorie que Cal Ripken (baseball) et Joe Montana (football) pour l'amour de son sport, sa compétitivité et son endurance.

Sa niche est prête au Panthéon du hockey.

On a demandé à son acolyte Yann Danis, qui n'a participé qu'à 11 matchs, ce qui fait la grande force de Brodeur.

« Qu'il gagne ou qu'il perde, il conserve la même attitude, a dit l'ancien gardien de l'organisation du Canadien. Il ne laisse jamais les événements dicter ses émotions. Il ne s'emballe pas dans la victoire et il ne se décourage pas dans la défaite. C'est un cliché du sport qui est plus facile à dire qu'à faire. »

Bien dit, Yann !

F-1 – Jenson Button a gagné son pari

Après le Grand Prix soporifique de Bahreïn, celui d'Australie a donné lieu à des débats de première qualité, dans la nuit de samedi à dimanche, à Melbourne. Riche en dépassements, perturbée par la pluie pendant les premières minutes, la deuxième épreuve de la saison a offert aux pilotes l'occasion de se faire justice.



C'est finalement le champion du monde en titre, le Britannique Jenson Button, qui a franchi le premier la ligne d'arrivée.

La stratégie de Button qui consistait à remplacer ses pneus de pluie (intermédiaires) par des pneus lisses dès le 7^e tour, avant tout le monde, a porté fruits.

C'est le Britannique lui-même qui a demandé à son équipe de rentrer aussi tôt dans les puits pour faire le changement.

Le Polonais Robert Kubica a joué à l'invité surprise en pilotant sa Renault au deuxième rang. Au cours des 15 derniers tours de la course, il a été pris en chasse par les Ferrari de Felipe Massa et de Fernando Alonso, mais il a résisté jusqu'au bout.

C'est finalement le Brésilien qui a conquis la troisième marche du podium devant son coéquipier.

« Je savais dès les premiers instants de la course que j'avais une bonne voiture entre les mains. Je me suis senti à l'aise et je pouvais attaquer », a dit Button qui a défendu avec succès sa victoire acquise l'an dernier à Melbourne.

« J'ai pris la décision de changer mes pneus. Les intermédiaires se dégradaient rapidement, alors j'ai osé... »

À la sortie des puits, chaussé de pneus lisses, Button s'en voulait pourtant. La ligne des puits était détremée. « Je me suis dit oh non, mais quelques mètres plus loin, je

me suis rapproché des autres pilotes et la chaussée était de moins en moins mouillée. »

Button a d'ailleurs été chanceux à la sortie des puits. Il a légèrement dérapé sur la piste, mais a pu continuer sans rien endommager. On connaît la suite. Il n'a jamais été inquiété.

L'inattendu Kubica

Robert Kubica mérite certes la deuxième étoile de ce Grand Prix.

Les deux pilotes Ferrari se sont frôlés à quelques reprises pendant la course, mais fort heureusement pour les Rouges, il n'y a pas eu de contact.

La malchance de Hamilton

Le Britannique Lewis Hamilton, parti de la 11^e place, a animé le spectacle. Il a effectué une remontée à la fois patiente et brillante pour se hisser un moment à la troisième place, mais un arrêt au puits

résultats espérés. Sebastian Vettel a mené la course pendant les 26 premiers tours, mais une sortie de piste provoquée par des ennuis de freins sur la roue avant gauche l'a contraint à l'abandon.

L'Allemand s'était plaint à son équipe un tour plus tôt qu'il éprouvait des problèmes avec ses freins.

Quant à Mark Webber, il a gaffé et s'est classé neuvième après son accrochage avec Hamilton.

Le départ du Grand Prix d'Australie a été pour le moins spectaculaire. Le Japonais Kamui Kobayashi, dont l'aileron avant s'est détaché après le départ, a perdu la maîtrise de sa Sauber pour aller percuter violemment l'Allemand Nico Hulkenberg, sur Williams. Sebastien Buemi a été aussi éliminé lors de cette séquence qui a forcé l'intervention de la voiture de sécurité.

Michael Schumacher a également été victime du premier tour en endommageant son aileron avant, mais il a pu revenir en piste après un passage aux puits. Quant à Alonso, un tête-à-queue l'a relégué momentanément en fin de peloton. L'Espagnol a ensuite entrepris une remontée remarquable.

Le septuple champion du monde s'est fait discret encore une fois, incapable pendant une quinzaine de tours de doubler l'Espagnol Jaime Alguersuari qui, faut-il l'avouer, a fait preuve de beaucoup d'audace pour tenir tête à Schumi.

À la suite de ces carambolages, la voiture de sécurité est apparue sur la piste et elle y est restée pendant quatre tours pour calmer les esprits.

Dépassements et manœuvres osées ont par la suite volé la vedette, rendant ce Grand Prix à la fois spectaculaire et indécis jusqu'à la toute fin.

• Pas de répit pour les pilotes. Le grand cirque de la F-1 se déplace maintenant vers le circuit de Sepang, où sera disputé le Grand Prix de Malaisie dans moins de sept jours. Et ceux qui souhaitent le voir en direct devront se coucher encore plus tard (départ à 4 h dans la nuit de samedi à dimanche) ou se lever plus tôt...



Le Britannique Jenson Button a défendu avec succès la victoire qu'il avait remportée l'an dernier au Grand Prix d'Australie. PHOTO REUTERS

Il a su tenir tête aux grands ténors de ce championnat dont les deux pilotes de l'écurie Ferrari.

« Cette deuxième place est un résultat fantastique pour notre équipe, a dit le Polonais. Lorsque j'ai vu Button rouler à un rythme d'enfer après son arrêt aux puits, j'ai demandé à mon tour de changer les pneus. Cette deuxième place est une motivation pour notre équipe. »

Felipe Massa, qui signe un deuxième podium en deux courses depuis son retour en formule 1, ne cachait pas non plus sa satisfaction.

« Avec tout ce qui est arrivé en piste, c'est très satisfaisant pour l'équipe. Ce résultat prouve qu'un bon départ est important. Et que personne ne vienne dire que la formule 1 est ennuyante. »

Parlons-en du départ. Si son coéquipier Alonso l'avait surpris à Bahreïn, le Brésilien lui a rendu la pareille à Melbourne, en le dépassant au premier tour.

l'a ensuite relégué derrière Massa et Alonso.

En fin de course, Hamilton a menacé les Ferrari en multipliant les meilleurs tours de piste mais, pourchassé par la Red Bull de Mark Webber, il a tenté un dépassement sur Alonso et s'est fait enboutir par Webber.

Ce dernier est rentré au puits avant de rallier le fil au 9^e rang, tandis que Hamilton terminait sixième, derrière le toujours tenace pilote Mercedes, Nico Rosberg.

En voyant son coéquipier Button dominer le Grand Prix, Hamilton n'a pas manqué de critiquer la stratégie de son équipe sur les ondes de la radio à quelques tours de la fin. Le Britannique aurait en effet souhaité changer ses pneus plus tôt...

Les problèmes de Red Bull

Même s'ils monopolisaient la première ligne sur la grille de départ, les Red Bull n'ont pas obtenu les

Attention, Joannie, la glace est mince

Une chronique de MARTIN LECLERC | leclercm@ruefrontenac.com



Il y a des choses qui se disent ou s'écrivent difficilement sur la place publique. Mais en coulisses, dans le petit monde du sport québécois, il y a plein de gens qui chuchotent et qui se demandent si Joannie Rochette a été bien conseillée depuis son retour des Jeux de Vancouver.

Durant les Jeux olympiques, j'avais pondu une chronique qui vilipendait certains médias pour la couverture abusive et déplacée qu'ils faisaient du deuil que vivait cette grande athlète. L'exploitation et la surdramatisation du malheur des autres pour obtenir de meilleurs auditoires sont depuis toujours les pires défauts des médias. Et le phénomène de l'info en continu a encore plus aggravé le problème.

Une athlète est en deuil de sa mère ? Dans les minutes qui suivent, vous voyez débarquer des journalistes et des antennes microondes dans son village. Et pendant des jours, on fait défiler à peu près n'importe qui (de la voisine à la lointaine cousine) devant les caméras pour étirer la sauce et l'intensité dramatique au maximum.

Mais depuis tout récemment, on a l'impression que c'est Joannie elle-même qui étire la sauce. Et il y a un malaise.

Quand ils reviennent des Jeux olympiques, les médaillés d'or sont généralement heurtés de plein fouet par une dure réalité. Ils espèrent monnayer leur réussite mais sont généralement très déçus lorsqu'ils se rendent compte qu'il y a peu de commanditaires sur les rangs. Et encore, les rares entreprises qui lèvent la main n'ont jamais beaucoup d'argent à offrir. La taille du marché faisant foi de tout, les vedettes olympiques américaines encaissent des millions et les superstars québécoises sont chanceuses si leur triomphe leur permet de devenir porte-parole d'une multinationale et d'empocher 100 000 \$.

Joannie Rochette a remporté une médaille de bronze aux Jeux de Vancouver. Depuis son retour, toutefois, Quebecor Media semble l'avoir prise sous son aile.

Selon mes sources, on lui a versé une somme de 20 000 \$ afin qu'on



Joannie Rochette est surexposée depuis son retour des Jeux, selon un agent d'athlètes.

PHOTO D'ARCHIVES

puisse « lui rendre hommage » dans le cadre d'un match de la télé-réalité Montréal-Québec sur les ondes de TVA. Imaginez ensuite combien la patineuse a pu toucher pour raconter son histoire à Julie Snyder, en exclusivité, sur les ondes de TVA...

C'est là que la glace sur laquelle on patine devient fort mince. Qu'est-ce qu'on est en train de monnayer exactement ? La performance sportive ayant conduit à une médaille de bronze ou l'histoire d'une patineuse en deuil de sa mère ?

À certains égards, cette histoire rappelle d'ailleurs l'utilisation que Quebecor avait faite de la chanteuse Nathalie Simard, il y a quelques années, en plein cœur du scandale de pédophilie et d'abus sexuels impliquant son ex-agent Guy Cloutier. On avait aussi eu droit à cette entrevue exclusive sur TVA. L'empire avait même poussé la note jusqu'à la publication d'une biographie par l'entremise d'une de ses maisons d'édition.

À quand la publication de la biographie de Joannie Rochette chez Quebecor ?

Un agent d'athlètes olympiques me confiait cette semaine qu'il trouvait que Joannie Rochette était surexposée dans les médias depuis son retour des Jeux. « J'aurais probablement fait les choses différemment si elle avait été l'une de mes clientes, disait-il. Mais qu'on ne se trompe pas. Ce sont des choses qui ne se disent pas, mais des histoires comme celle de Joannie Rochette, ça se monnaie. »

Bernier est prêt pour la LNH

Intéressante conversation cette semaine avec le gardien Jonathan Bernier, qui est en train de compléter ses classes dans la Ligue américaine au sein de l'organisation des Kings de Los Angeles.

Onzième choix au total au repêchage de 2006, Bernier avait étonné le monde du hockey il y a deux ans en convainquant le directeur général Dean Lombardi de la garder avec les Kings en début de saison. L'équipe lui avait même confié le filet pour le match inaugural qu'elle disputait en Europe.

Retranché peu après, Bernier avait fort mal accepté la nouvelle. Mais il avait aussi retroussé ses manches. Cette année, il présente un taux d'efficacité de 93,6 % (le meilleur de la ligue) et une moyenne de buts alloués de 2,05 avec les Monarchs de Manchester, qui ne figurent certainement pas parmi les puissances de la LAH.

« Ces deux dernières années ont vraiment été bénéfiques pour moi. Je me suis rendu compte que j'avais bien des choses à apprendre. J'ai notamment beaucoup grandi au niveau de la force mentale. Un gardien doit être capable de trouver une motivation chaque soir. Il y a des soirs où ça nous tente moins de jouer, mais il faut sortir en force et donner une chance à son équipe de gagner. »

Chaque fois qu'on entend des histoires semblables, on se demande si le Canadien n'a pas brûlé les étapes avec Carey Price...

Bernier a été appelé à disputer un match avec les Kings récemment. Il n'a accordé qu'un but sur 30 tirs face aux Stars de Dallas.

« Il y a deux ans, je ne ressentais aucune pression. Ma carrière progressait rapidement et je m'amusa. Quand j'ai été rappelé, j'étais conscient de l'enjeu et je ressentais de la pression. Heureusement, ça s'est dissipé pendant le match », raconte-t-il.

À moins d'une catastrophe, Bernier portera les couleurs des Kings la saison prochaine. Comme quoi il n'y a rien de mal à bien faire ses classes avant d'atteindre la LNH.

Ailleurs dans la LNH...

Le gardien québécois Patrick Lalime est devenu samedi soir le 66^e gardien de l'histoire de la LNH à atteindre le plateau des 200 victoires. Lalime a atteint cette marque dans une victoire de 7 à 1 des Sabres aux dépens du pauvre Lightning de Tampa Bay... Signe que la présente saison n'est pas comme les autres, cette victoire a permis aux Sabres d'inscrire un 92^e point au classement, ce qui les assure automatiquement d'une place en séries après avoir été exclus du tournoi printanier lors des deux années précédentes. L'an dernier, le Canadien avait terminé au huitième rang dans la conférence de l'Est avec une récolte de 93 points... Il ne faudrait pas se surprendre de voir Dion Phaneuf recevoir le titre de capitaine chez les Maple Leafs de Toronto la saison prochaine. Comme le Canadien, les Leafs n'ont pas de capitaine en ce moment. Ils n'ont pas trouvé de candidat pour ce poste depuis le départ de Mats Sundin il y a deux ans. « De toutes les acquisitions que j'ai faites depuis mon arrivée à Toronto, celle de Phaneuf est sans doute celle qui a eu le plus d'impact, soutient le directeur général Brian Burke. Son éthique de travail est irréprochable, il passe son temps au gymnase. Nous avons maintenant un groupe de solides travailleurs qui ont pris le contrôle du vestiaire, et cela simplifie beaucoup la tâche de l'entraîneur »...